

LA MUSIQUE AU THÉATRE

A L'OPÉRA : *Guercoeur*, d'Albéric Magnard

En plein Ciel, parmi les chœurs flottants dans la bénédiction éternelle, Guercœur se souvient de la Terre et se lamente. Toute son humanité ne l'a point quitté encore. Mal désincarné des passions mortelles, il regrette l'amour de Gisèle, sa veuve inconsolable, l'amitié du fidèle Heurtal, son disciple, la gratitude du peuple qu'il a affranchi. Et il supplie Vérité, mère divine de l'Eternité sans fin, qu'escortent Bonté et Beauté, de le laisser revenir parmi les siens. Il les retrouvera fidèles, consolés de sa mort par son retour et revivra tous ses bonheurs passés. Souffrance tente en vain de le détourner de ses illusions. Elle lui laisse pressentir les pires déconvenues. Mais rien n'ébranle sa foi nostalgique : deux ans après les avoir quittés, il est sûr de retrouver les cœurs qu'il avait conquis. Vérité consent à lui rendre la vie, ranime sa guenille terrestre et il redescend, confiant et tendre, vers la ville où doit peser encore le deuil douloureux de son départ.

Au chant des oiseaux familiers, aux senteurs troublantes des fleurs, le réincarné reconnaît les sites où il a vécu. Des vierges l'encouragent à les suivre vers l'amante qui le pleure encore et le peuple qui lui doit sa liberté.

Mais, dans l'ombre tiède du gynécée, c'est Heurtal, le disciple au cœur pur, qui s'éveille aux bras de Gisèle, amoureuse enivré. Le souvenir de l'époux défunt la hante parfois d'un remords furtif ; elle l'oublie sous les baisers d'Heurtal, en qui grandit l'ambition d'un tyran, résolu à réduire en esclavage le peuple libéré par le Maître disparu. Et quand Guercœur survient, éperdu d'amour, elle le prend pour un spectre vengeur, se refuse à l'étreinte atroce, avoue sa faute, expose la fatalité d'une séduction qu'aggravait sa détresse, sa funèbre solitude.

Elle implore son pardon, trouve les mots éternellement féminins et terribles qui vont déshabiller le héros, plus surhumain encore d'avoir été, deux ans, un esprit immatériel : « Tu étais le génie et la bonté, lui dit-elle. Il est la jeunesse et l'amour... » Alors tombe du ciel clément le généreux conseil d'apaisement et de pardon ; et Guercœur, purifié par la souffrance, se détourne de l'infidèle et lui donne le suprême baiser de paix.

Il lui reste le culte et l'amour de son peuple. Et c'est sa seconde illusion, plus décevante encore à son grand cœur. Car l'émeute et la révolte grondent aux portes du palais. Heurtal, s'appuyant sur une populace en délire, se fait proclamer dictateur, égorge ses adversaires et, quand Guercœur se dresse devant lui, il le livre à ses sicaires, à la lie abjecte des bas-fonds. Personne ne veut reconnaître le libérateur. Traité d'imposteur et de fou, il tombe sous les coups des meurtriers. Heurtal est dictateur, Gisèle est reine.

Dans le ciel, de nouveau, c'est le retour de l'âme errante, guérie à jamais de ses illusions terrestres. Bonté l'accueille et la console. Souffrance la ramène à son paradis retrouvé. « Pardon. Repos. Oubli ! » implore Guercœur. Il a su absoudre et rester grand. Il a souffert. Un radieux Espoir éclaire pour lui l'avenir : l'humanité, un jour, fondera le règne de la liberté et de la paix universelle. Le travail vaincra la misère et la science la douleur.

« Voici, conclut Vérité, venir l'aube des temps nouveaux... Gloire à ceux qui devancèrent l'heure ! »

Et l'on ne peut s'empêcher d'évoquer, à ces mots écrits de la main du martyr fusillé par l'envahisseur de 1914, la beauté farouche de son sacrifice, la noblesse de son attitude suprême, la grandeur de son âme française devant les violences barbares que les chœurs tumultueux de son œuvre avaient si puissamment décrites avant l'assaut tragique de sa maison.

**

Il faut écouter la musique d'Albéric Magnard comme un évangile. Quelques postulats la dominent, qui auraient paru, il y a trente ans, moins insolites qu'aujourd'hui. Le Paradis du musicien a Wagner pour maître de chapelle ; il porte ses couleurs, module ses pages maîtresses, évoque jusqu'à ses épisodes épiques. L'orchestration est traitée, dans la majesté des mouvements larges, avec une perfection qui ne laisse aucune remarque à la critique. Les sonorités de l'harmonie, la recherche rare des timbres, la ferveur d'une inspiration qui doit tout aux maîtres donnent à l'ensemble instrumental le volume flottant d'un orgue de basilique. Une plénitude sonore, brodée de détails menus où se décelent des années de travail, baigne l'ouvrage d'une sorte de chœur fluide et permanent où rien de brutal ne surprend l'oreille. Le charme et la distinction de l'écriture lyrique, la noblesse des idées musicales, leur grandeur religieuse, l'impeccable tenue d'un développement qui a la majesté permanente d'un texte sacré, situent l'œuvre de Magnard en dehors des routes usuelles, sur le plan supérieur où peut, seul, se réfugier un créateur d'élite, affranchi des matérialités de la vie.

« Tragédie en musique », a écrit l'auteur en sous-titre. Il a concu *Guercoeur* au temps où les symboles et les premiers prêches de l'humanisme passionnaient la jeunesse pensive. La générosité de son cœur avait entendu Jaurès parler de « la plainte des souffrants » et appris par cœur les vers parnassiens des derniers romantiques. Toute sa musique est née sur les pentes du Quartier Latin mystique, tandis que les poèmes de Samain faisaient onduler leurs écharpes multicolores autour de la Sorbonne du père Janet, cependant que Laurent Tailhade adjurait le divin Nazaréen d'éviter les sanctuaires indifférents à la douleur : « N'entre pas dans ce lieu de ténèbre et d'horreur !... » et que Remy de Gourmont, moine laïque, exaltait sa disgrâce en proses incomparées.

Et la voix pathétique d'Albéric Magnard s'essorait vers un ciel plus clément à la misère humaine, par-dessus Saint-Jacques, Sainte-Geneviève et Saint-Etienne-du-Mont ; seulement, à son insu, un idéal païen de la Renaissance dénaturait sa mystique, hérétique à demi comme le *Parsifal* de son dieu-musicien, dans son démarquage sublime et incohérent des Evangiles. C'est pourquoi sa musique hésite parfois, sur les seuils à franchir, entre la tristesse et l'exaltation. Le deuxième acte, le meilleur, est emporté dans une action terrestre qui diversifie mieux les trouvailles patientes de Magnard ; mais son orchestration ne vaut pas celle des deux volets latéraux du Triptyque, et les réa-

lités du drame — si banal en soi — font regretter la hauteur quittée.

**

L'Opéra s'est fait honneur de monter *Guercoeur* — depuis tant d'années attendu — avec un soin qui ne laissa rien au hasard. Une distribution choisie officie devant des décors plus obituaires peut-être que paradisiaques ; mais la musique elle-même y inclinait les peintres. Il est très malaisé de donner au public, surtout de nos jours, une vision du ciel qui le satisfasse ; et l'on peut remarquer que les interminables glissements d'ombres drapées dans une pénombre de limbes par quoi s'exprime la joie ambulatoire des bienheureux sont esquissés dans la partition en rythme continu et comme silencieux.

Mlle Yvonne Gall chante le rôle de Vérité. Ecrasant, il le serait si les lents mouvements de sa mélopée, renaisant sans cesse d'elle-même, n'en facilitaient le doux soliloque ; et puis, Mlle Gall a la plus fraîche, la plus juvénile, la plus pure des voix et l'on doit moduler comme elle au ciel d'Albéric Magnard. Mme Morère incarne Beauté, qui rayonne plus qu'elle ne parle ; Mlle Hoerner met sa jeune inexpérience, fleurie de promesses, au service de Bonté ; Souffrance exprime, par l'organe pathétique et profond de Mlle Lapeyrette, la nécessité de la douleur, qui purifie les âmes. C'est à peine si un épisode obscur nous permet d'apprécier la belle voix, émouvante et si humaine, de Mlle Janne Manceau et le cristal clair de Mlle Jane Laval.

Guercoeur, c'est M. Endrèze, beau baryton, qui matérialise le personnage de ses accents chaleureux ; M. Forti chante Heurtal, éclairant son âme équivoque de cris éclatants et sûrs. Mlle Marisa Ferrer a créé Gisèle. Elle lui a donné tout ce qu'elle pouvait lui décerner d'elle-même, la grâce touchante, la beauté, le jeu élégant et racé, le charme irrésistible et cette voix prenante, émue, souple, expressive dont cette jeune grande artiste fait décidément ce qu'elle veut.

M. Pierre Chéreau a mis en scène *Guercoeur* avec un zèle éclairé de diacre qui ne sert point la messe pour la première fois. Ses glissements d'ombres drapées en statues, ses éclairages gradués, les batailles de ses masses armées dans la nuit auraient satisfait l'auteur, si difficile cependant. Pourquoi les Illusions et les Vierges du deuxième ne sont-elles pas visibles en scène ? Peut-être parce qu'il est périlleux, même à l'Opéra, de faire chanter sur le plateau les dames replètes qui ont avalé un rossignol ; mieux vaut laisser l'oiseau prestigieux derrière le feuillage.

L'orchestre de M. Fr. Rühlmann est magnifique. Il n'y a pas un son vulgaire dans cet ensemble sans défaut et pas un désaccord. Le spectateur peut venir s'asseoir, à *Guercoeur*, dans un fauteuil confortable et large, avec la certitude de goûter des heures calmes et de berger sa délassante rêverie, abandonnée aux plus nobles exhortations, des mystiques humaines, — celles du pardon, de la bonne souffrance et de l'oubli, dans cette harmonie continue et cette sérénité où le musicien-martyr de Baron doit avoir, lui aussi, trouvé l'apaisement.

P.-B. Gheusi.